

Vera Gerling

Bouillabaisse et picoussin

Les rencontres franco-allemandes destinées aux étudiants-traducteurs sont en passe de devenir une tradition. Résultat d'un partenariat entre les universités de Strasbourg, Nantes et Düsseldorf, la troisième a eu lieu en avril 2000 au Collège européen des traducteurs littéraires à Straelen, grâce au soutien financier de la fondation Robert Bosch¹. Dans son discours d'ouverture, Fritz Nies, professeur émérite à l'université de Düsseldorf, et initiateur de la manifestation, a rappelé les liens privilégiés qu'entretiennent, depuis le moyen âge, ces trois villes avec la traduction littéraire.

Les dix-huit étudiants (français et allemands) ont travaillé exclusivement en ateliers, du français vers l'allemand, et de l'allemand vers le français, sur des textes proposés et préparés à l'avance. Le premier matin, l'atelier dirigé par Irène Kuhn, de l'université de Strasbourg, s'est penché sur le début du roman policier *Le sang des Atrides* de Pierre Magnan². D'emblée, nous nous sommes heurtés à certaines spécificités culturelles de la Provence où se déroule l'action. Même les Français du groupe ignoraient la signification du sigle « C.P. » – abréviation des fameux « Chemins de fer de Provence ». Comment traduire « belote coincée », jeu de cartes traditionnel de la région ? Ou encore « picoussin », mot qui ne se trouve dans aucun dictionnaire et n'est même pas connu de tous les personnages du roman ?

(1) Sur les deux précédentes rencontres, voir Irène Kuhn et Sybille Muller: «Des master-classes à l'université ?», *TransLittérature*, n° 14, hiver 1997, pp. 56-60, et Vera Gerling, « Rencontre nantaise », *TransLittérature*, n° 16, hiver 1998, pp. 44-46, ainsi que Cédric Pignon, «La relève est assurée», *Traduire*, n° 177, 3/98, pp. 55-57.

(2) Pierre Magnan, *Le sang des Atrides*, Paris, Fayard 1977. Paru en septembre 2000 dans la traduction allemande d'Irène Kuhn aux éditions Scherz (Berne).

(Pour les curieux, il s'agit d'un petit instrument de jardinage, aussi appelé « serfouette » ou « piochon ».) Sans parler du style si particulier de l'auteur, caractérisé par le mélange des registres et de multiples jeux de mots ?

L'après-midi, les étudiants, sous la houlette d'Hervé Quintin, de l'université de Nantes, ont travaillé sur des extraits de *Reisen nach Frankreich* de Wolfgang Koeppen. Situation curieuse pour le traducteur français : Marseille et le midi de la France y sont décrits à travers les yeux d'un Allemand, qui ne recule devant aucun cliché. Ainsi, la « bouillabaisse » devient « *ein mildes, dem Allerweltsgeschmack angepasstes Fischsuppen-gericht* » – autrement dit, un plat pour touristes en mal de folklore. Comment traduire sans perdre la distance ironique du narrateur – qui donne son ton au texte ? Après discussion, les étudiants ont semblé se mettre d'accord sur : « une sorte de ragôût de poisson plutôt fade, adapté au goût de Monsieur Tout-le-monde ».

La deuxième matinée et toute la journée du lendemain, le travail en atelier a été consacré au roman *Die Nonnen von Bratislava* de Fritz Rudolf Fries³. Pour une première approche, j'ai moi-même proposé à trois groupes composés d'étudiants français et allemands d'analyser chacun un passage de la lettre par laquelle s'achève le livre. Il s'agissait surtout d'élucider les difficultés de compréhension et d'étudier les caractéristiques stylistiques de l'extrait. Résultat : les étudiants y ont détecté toutes sortes d'éléments chiffrés, des emprunts directs à la Bible, des citations d'autres romans comme, par exemple, *Guzmán de Alfarache* de Mateo Alemán (un auteur espagnol du XVI^e siècle), des renvois à des personnages connus tels que saint Augustin ou Duke Ellington, des références historiques et même des slogans politiques. Le contexte historique du roman est celui de la « *Wende* » en Allemagne, de la réunification après 1989, d'où de nombreuses allusions à la situation politique de l'époque. À cette multiplicité de strates, vient s'ajouter, comme les étudiants l'ont très bien vu, un style caractérisé par de brusques changements de registre entre langage parlé et une langue littéraire, voire volontairement archaïsante. Interrogé sur son hermétisme, l'auteur, présent le lendemain avec son traducteur français, Jean-Paul Barbe, a raconté comment son premier roman *Der Weg nach Oobliadooh* (1966) n'avait pu être publié qu'à l'Ouest, ce qui lui avait valu de perdre son emploi d'assistant à l'université ; le style alambiqué et baroque qu'il avait ensuite

(3) Fritz Rudolf Fries, *Die Nonnen von Bratislava*, Munich, Piper 1994. À paraître prochainement en français, dans la traduction de Jean-Paul Barbe.

adopté représentait pour lui une sorte de refuge, une manière de contourner la censure dans l'ex-RDA.

Quels enseignements tirer des trois rencontres organisées jusqu'ici ? Soulignons d'abord à quel point il est fructueux pour les participants de sortir du cadre universitaire pour travailler avec des professionnels de la traduction et les auteurs eux-mêmes. Le fait de se consacrer exclusivement et pendant une semaine entière à l'art de traduire permet une intense concentration et stimule la créativité. La constitution de groupes bilingues/binationaux facilite, en amont, la compréhension des textes et, en aval, leur traduction. Enfin, le bénéfice majeur de ces rencontres réside peut-être dans l'« identification » au métier grâce au contact avec des professionnels.

Lors de la table ronde très animée qui a clôturé la rencontre, plusieurs suggestions ont été faites pour améliorer encore la formule : préparation en tandem des textes par courrier électronique entre étudiants allemands et étudiants français; sur place, renforcement du travail en petites équipes de dix maximum, possibilité de débattre de questions générales en présence de l'auteur et de son traducteur...

Plus que jamais motivés par la traduction littéraire, c'est dans l'optimisme et la bonne humeur que les participants se sont séparés, en attendant la prochaine rencontre, prévue pour mars 2001, au Collège international des traducteurs à Arles.